



roi, qui ne platt plus n'est rien. » Je vais où l'on me désire pour le moins aussi volontiers qu'où je me plais.

J'ai de la peine à quitter Paris, parce qu'il faut me séparer de mes amis, et de la peine à quitter la campagne, parce qu'il faut me séparer de moi.

J'ai la tête fort aimante et le cœur têtu. Tout ce que j'admire m'est cher, et tout ce qui m'est cher ne peut me devenir indifférent.

Philanthropie et repentir est ma devise.

J'aime peu la prudence si elle n'est morale. J'ai mauvaise opinion du lion depuis que je sais que son pas est oblique.

Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil.

Je ne veux ni d'un esprit sans lumière, ni d'un esprit sans bandeau. Il faut savoir bravement s'aveugler pour le bonheur de la vie.

Au lieu de me plaindre de ce que la rose a des épines, je me félicite de ce que l'épine est surmontée de roses et de ce que le buisson porte des fleurs.

Il n'y a point de bon ton sans un peu de mépris des autres. Or, il m'est impossible de mépriser un inconnu.

Les tournures propres à la confiance me sont familières, mais non pas celles qui sont propres à la familiarité.

Mes découvertes, et chacun a les siennes, m'ont ramené aux préjugés.

Mon âme habite un lieu par où les passions ont passé : je les ai toutes connues.

J'ai passé le fleuve d'oubli.

Le chemin de la vérité ! j'y ai fait un long détour ; aussi le pays où vous vous égarez m'est bien connu.

La révolution a chassé mon esprit du monde réel en me le rendant trop horrible.

Mais, en effet, quel est mon art ? quel est le nom qui le distingue des autres ? quelle fin se propose-t-il ? que fait-il naître et exister ? que prétends-je et que veux-je en l'exerçant ? Est-ce d'écrire en général et de m'assurer d'être lu, seule ambition de tant de gens ? est-ce là tout ce que je veux ? ne suis-je qu'un *polymathiste*, ou ai-je une classe d'idées qui soit facile à assigner et dont on puisse déterminer la nature et le caractère, le mérite et l'utilité ? C'est ce qu'il faut examiner attentivement, longuement et jusqu'à ce que je le sache.

J'aurai rêvé le beau, comme ils disent qu'ils rêvent le bonheur. Mais le mien est un rêve meilleur, car la mort même et son aspect, loin d'en troubler la continuité, lui donnent plus d'étendue. Ce songe, qui se mêle à toutes les veilles, à tous les sang-froids, et qui se fortifie de toutes les réflexions, aucune absence, aucune perte ne peuvent en causer l'interruption d'une manière irréparable.

elle est plus que tout cela : une discipline, une loi, un joug, un indissoluble engagement.

LXIII.

Sans le dogme, la morale n'est que maximes et que sentences ; avec le dogme, elle est précepte, obligation, nécessité.

LXIV.

Ne pourrait-on pas dire que depuis l'avènement de Jésus-Christ, Dieu a infusé dans la nature plus de lumière et plus de grâce ? Il semble, en effet, que depuis ce temps il y a eu dans le monde une connaissance plus générale de tous les devoirs, et une facilité plus répandue et plus commune à pratiquer les vraies vertus et toutes les grandes vertus.

LXV.

Il faut aimer la religion comme une espèce de patrie et de nourrice : c'est elle qui a allaité nos vertus, qui nous a montré le ciel, et qui nous a appris à marcher dans les sentiers de nos devoirs.

LXVI.

La religion est pour l'un sa littérature et sa science ; elle est pour l'autre ses délices et son devoir.

LXVII.

O religion ! tu donnes une lumière à l'ignorance, une vertu à la faiblesse, une aptitude à l'ineptie, un talent même à l'incapacité.

LXVIII.

Aucune doctrine ne fut jamais aussi bien proportionnée que la doctrine chrétienne à tous les besoins naturels du cœur et de l'esprit humain. La pompe et le faste qu'on reproche à l'Église ont été l'effet et sont la preuve de son incomparable excellence. D'où sont venues, en effet, cette puissance et ces richesses poussées

rieurs aux philosophes. Ils ont tous vécu plus heureux, plus utiles, plus exemplaires.

CXVII.

Les prêtres sont les vrais philosophes, quoiqu'ils en rejettent le nom ; les vrais amis de la sagesse, de l'ordre public et secret.

CXVIII.

De bons prêtres sont les meilleurs amis que nous puissions avoir, et les meilleurs guides qui puissent nous conduire dans le chemin de la vertu et dans les sentiers de la perfection ; eux seuls connaissent ou du moins eux seuls prescrivent ces derniers. Ils ont ordinairement des affections conformes à leurs doctrines, et, dans leurs doctrines, une sagesse supérieure à eux et à nous.

CXIX.

Pourquoi un mauvais prédicateur même est-il écouté avec plaisir par ceux qui sont pieux ? C'est qu'il leur parle de ce qu'ils aiment. Mais vous qui expliquez la religion aux hommes de ce siècle, et leur parlez de ce qu'ils ont aimé peut-être, ou de ce qu'ils voudraient aimer, songez qu'ils ne l'aiment pas encore, et, pour le leur faire aimer, ayez soin de bien parler.

CXX.

Vous aurez beau faire, les hommes ne croient que Dieu, et celui-là seul les persuade qui croit que Dieu lui a parlé. Nul ne donne la foi, s'il n'a la foi. Les persuadés persuadent, comme les indulgents désarment.

CXXI.

Ainsi que le médecin fait souvent la médecine avec son tempérament, et le moraliste la morale avec son caractère, le théologien fait souvent la théologie avec son humeur.

et pour l'entendre, il faut rêver. Il ne faut qu'un moment, je ne dis pas d'attention, mais d'*écoute*ment, pour comprendre et recevoir en soi les beautés de la Bible, beautés qui s'étendent ou se resserrent, en quelque manière, selon la diverse disposition et la capacité diverse des esprits; en sorte qu'elles entrent dans les plus petits, et remplissent les plus grands tout entiers, et que l'intelligence du même homme, selon qu'elle est elle-même mieux ou moins bien disposée, en reçoit une plénitude dès qu'elle leur ouvre un accès.

CXXIX.

La Bible apprend le bien et le mal; l'Évangile, au contraire, semble écrit pour les prédestinés; c'est le livre de l'innocence. La première est faite pour la terre, l'autre semble fait pour le ciel. Selon que ces livres sont, l'un ou l'autre, plus répandus dans une nation, ils y nourrissent des humeurs religieuses diverses.

CXXX.

Il y a dans l'Écriture beaucoup de choses qui, sans être d'une clarté parfaite, sont cependant toutes vraies. Il était nécessaire de nous entretenir, par l'obscurité, dans la crainte et dans le mérite de la foi. Il faut insister sur ce qui est clair, et glisser sur ce qui est obscur; éclaircir ce qui est incertain par ce qui est manifeste; ce qui est trouble par ce qui est serein; ce qui est nébuleux par ce qui est lucide; ce qui embarrasse et contrarie la raison par ce qui la contente. Les jansénistes ont fait tout le contraire: ils insistent sur ce qui est incertain, obscur, affligeant, et glissent sur le reste; ils éclipsent les vérités lumineuses et consolantes par l'interposition des vérités opaques et terribles. Application: *Multi vocati*, voilà une vérité claire; *Pauci electi*, voilà une vérité obscure. « Nous sommes enfants de colère, »

rait être transmis : tels le coup d'œil, l'instinct, le génie ; tels aussi peut-être l'art de connaître les hommes, et celui de les gouverner.

XXXIV.

Quelquefois une faculté de l'esprit parle à l'autre et en est entendue, comme la bouche parle à l'ouïe, quand on est seul. C'est ce que savent bien les écoliers qui étudient à haute voix ce qu'ils veulent apprendre, afin que la leçon entre par deux portes dans leur mémoire.

XXXV.

Notre esprit a plus de pensées que notre mémoire ne peut en retenir ; il porte plus de jugements qu'il ne saurait alléguer de motifs ; il voit plus loin qu'il ne peut atteindre, et sait plus de vérités qu'il n'en peut expliquer. Une bonne partie de lui-même serait fort utilement employée à chercher les raisons qui l'ont déterminé, à se constater les aperçus qui l'ont frappé et qui l'ont fui. Il y a pour l'âme une foule d'éclairs, auxquels elle prend peu de part ; ils la traversent et l'illuminent avec tant de rapidité qu'elle en perd le souvenir. On serait étonné du nombre de choses qu'elle se trouverait avoir vues, si, en remontant à tout ce qui s'est passé en elle, on en faisait l'observation, au moins de mémoire, et en approfondissant toutes les circonstances. Nous ne nous fouillons pas assez, et, semblables à des enfants, nous négligeons ce que nous avons dans nos poches, pour ne songer qu'à ce qui est dans nos mains ou devant nos yeux.

XXXVI.

La réminiscence est comme l'ombre du souvenir.

XXXVII.

Il faut que la pensée soit quelque chose, et qu'elle laisse d'elle-même quelque trace, puisque nous avons le

XIV.

Certains esprits, pour faire éclater leur feu, ont besoin d'être contenus et comme captivés par un sujet fixe et un temps court. Ils éclatent alors et s'élancent par jets, semblables à ces vins qui ne pétillent et ne montrent leur feu que lorsque, renfermée en un petit espace et contenue entre les parois d'une bouteille, leur fermentation se concentre et prend une vivacité que plus de liberté anéantirait.

XV.

Il est des esprits légers, mais qui n'ont pas de légères opinions; leurs doctrines et leurs vertus les rendent graves, quand il le faut. Il y a, au contraire, des esprits sérieux et sombres qui ont des doctrines très-futiles, et alors tout est perdu.

XVI.

Quelque légèreté entre toujours dans les natures excellentes, et comme elles ont des ailes pour s'élever, elles en ont aussi pour s'égarer.

XVII.

Ce qu'on appelle légèreté d'esprit n'est quelquefois qu'une apparence produite par la facilité de ses mouvements; une légèreté d'évolutions, fort différente de la légèreté d'attention et de jugement.

XVIII.

Il y a des hommes qui n'ont tout leur esprit que lorsqu'ils sont de bonne humeur, et d'autres que lorsqu'ils sont tristes.

XIX.

Les uns ne peuvent trouver d'activité que dans le repos, et les autres de repos que dans le mouvement.

ajoute un invisible, propre à défendre du plaisir nos sensibilités naissantes. A cette époque de la vie, enfin, la nature nous donne une enveloppe : cette enveloppe est la pudeur.

On peut, en effet, se la peindre en imaginant un contour où notre existence en sa fleur est de toutes parts isolée, et reçoit les influences terrestres à travers des empêchements qui les dépouillent de leur lie, ou en absorbent les excès. Elle arrête à notre surface les inutiles sédiments des impressions qui arrivent du dehors, et, n'admettant entre ses nœuds que leur partie élémentaire, dégagée de toute superfluité, elle fait sans effort contracter à l'âme la sagesse, et à la volonté l'habitude de n'obéir qu'à des mobiles spirituels comme elle. Elle assure à nos facultés le temps et la facilité de se déployer, hors d'atteinte et sans irrégularité, en un centre circonscrit, où la pureté les nourrit et la candeur les environne, comme un fluide transparent. Elle tient nos cœurs en repos et nos sens hors de tumulte, dans ses invisibles liens, incapable de nous contraindre dans notre développement, mais capable de nous défendre, en amortissant tous les chocs, et en opposant sa barrière à nos propres excursions, lorsque trop d'agitation pourrait nous nuire ou nous détruire. Elle établit, entre nos sens et toutes leurs relations, une telle médiation et de tels intermédiaires, que, par elle, il ne peut entrer, dans l'enceinte où l'âme réside, que des images ménagées, des émotions mesurées et des sentiments approuvés.

Est-il besoin maintenant de parler de sa nécessité? Ce qu'est aux petits des oiseaux le blanc de l'œuf et

bles de l'âge, garderait-on l'équilibre de la raison ? Comment aurait-on une raison droite, quand le cœur a tant de penchants, et le sang tant de turbulence et de fougue ?

XIII.

Adressez-vous aux jeunes gens : ils savent tout !

XIV.

L'âge mûr est capable de tous les plaisirs du jeune âge dans sa fleur, et la vieillesse, de tous les plaisirs de l'enfance.

XV.

Il est un âge où les forces de notre corps se déplacent et se retirent dans notre esprit.

XVI.

La première et la dernière partie de la vie humaine sont ce qu'elle a de meilleur, ou du moins de plus respectable ; l'une est l'âge de l'innocence, l'autre l'âge de la raison.

XVII.

Les passions des jeunes gens sont des vices dans la vieillesse.

XVIII.

Un jeune homme méfiant court le danger d'être fourbe un jour.

XIX.

Pour bien faire, il faut oublier qu'on est vieux, quand on est vieux, et ne pas trop sentir qu'on est jeune, quand on est jeune.

XX.

Il n'y a de bon, dans l'homme, que ses jeunes sentiments et ses vieilles pensées.

XXI.

La jeunesse aime toutes les sortes d'imitations ; mais

XXIX.

La lenteur de l'âge rend facile la patience dans le travail.

XXX.

Avec l'âge, il se fait comme une exfoliation dans la partie morale et intellectuelle du cerveau; l'esprit se décrépît; les notions et les opinions se détachent, comme par couches, de la substance médullaire; et les premières impressions, qui y sont plus intimement unies, revivent et reparaissent, à mesure que les autres s'en séparent et les y laissent à découvert.

XXXI.

On peut avancer longtemps dans la vie sans y vieillir. Le progrès, dans l'âge mur, consiste à revenir sur ses pas, et à voir où l'on fut trompé. Le désabusement, dans la vieillesse est une grande découverte.

XXXII.

Ce surcroît de vie que nous appelons la vieillesse aurait toujours beaucoup de prix, quand même il ne nous serait donné que pour nous repentir et devenir meilleurs, sinon plus habiles.

XXXIII.

La vieillesse est le temps où la chrysalide entre dans l'assoupissement.

XXXIV.

L'âge a ses glaçons; ils se sentent sur les genoux, sur les coudes, sur tous nos nœuds; ils vont au cœur, mais ils n'y arrivent qu'à la fin.

XXXV.

La vieillesse n'ôte à l'homme d'esprit que des qualités inutiles à la sagesse.

XXXVI.

Il semble que, pour certaines productions de l'esprit, l'hiver du corps soit l'automne de l'âme.

XXXVII.

Tant qu'il conserve sa raison, il reste à l'homme assez de feu, d'esprit et de mémoire pour converser avec le ciel et avec les âmes simples et bonnes : cela suffit ; tout le reste est un superflu qui ne sert que pour les affaires, pour les plaisirs et pour les honneurs. Or, quelles affaires a-t-on, de quels honneurs, de quels plaisirs a-t-on besoin, quand on n'a rien de nécessaire à demander à la fortune, quand on est sage et qu'on est vieux ?

XXXVIII.

La vieillesse, voisine de l'éternité, est une espèce de sacerdoce, et, quand elle est sans passions, elle nous consacre. Elle semble donc autorisée à opiner sur la religion, mais avec défiance, avec crainte. Si l'on n'a plus alors de passions, on en a eu, et l'on en conserve les habitudes ; si l'on est voisin de Dieu, on a gardé les impressions de la terre ; enfin, on s'est longtemps trompé, et il faut craindre de se tromper encore, et surtout de tromper les autres.

XXXIX.

Le résidu de la sagesse humaine, épuré par la vieillesse, est peut-être ce que nous avons de meilleur.

XL.

Une belle vieillesse est, pour tous les hommes qui la voient, une belle promesse, car chacun peut en concevoir l'espérance pour soi ou pour les siens. C'est la perspective d'un âge où l'on se flatte d'arriver ; on aime à voir que cet âge a de la beauté.

XLI.

Les vieillards sont la majesté du peuple.

coup de peine dans la vie, c'est de penser très-peu à son intérêt propre.

LXXVII.

On est heureux quand on sort de la santé pour entrer dans la sagesse.

LXXVIII.

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur,

dit Voltaire; et non-seulement il faut avoir l'esprit de son âge, mais aussi l'esprit de sa fortune et de sa santé.

LXXIX.

Les valétudinaires n'ont pas, comme les autres hommes, une vieillesse qui accable leur esprit par la ruine subite de toutes leurs forces. Ils gardent jusqu'à la fin les mêmes langueurs; mais ils gardent aussi le même feu et la même vivacité. Accoutumés à se passer de corps, ils conservent, pour la plupart, un esprit sain dans un corps malade. Le temps les change peu; il ne nuit qu'à leur durée.

LXXX.

Des forces toujours en travail, une activité sans repos, du mouvement sans intervalles, des agitations sans calme, des passions sans mélancolie, des plaisirs sans tranquillité! c'est bannir le sommeil de la vie, marcher sans jamais s'asseoir, vieillir debout, et mourir sans avoir dormi.

LXXXI.

Vivre médicalement, ce n'est pas toujours vivre malheureux, quoi qu'en dise le proverbe, si, pendant ce temps, on vit en soi, ou avec soi. Vivre en soi, c'est n'avoir de mouvement que ceux qui nous viennent de nous,

ou de notre consentement ; et vivre avec soi , c'est ne rien éprouver qui ne nous soit connu ; c'est être le témoin, le confident, l'arbitre de tout ce qu'on fait, de tout ce qu'on dit et de tout ce qu'on pense ; c'est se servir de compagnon, d'ami et de régulateur ; c'est à la fois mener et contempler la vie.

LXXXII.

L'air d'innocence qu'on remarque sur le visage des convalescents vient de ce que les passions se sont reposées et n'ont pas encore repris leur empire.

LXXXIII.

Naître obscur et mourir illustre, ce sont les deux termes de l'humaine félicité.

LXXXIV.

Il faut mourir aimable, si on le peut.

LXXXV.

La patience et le mal, le courage et la mort, la résignation et la nécessité arrivent ordinairement ensemble. L'indifférence pour la vie naît avec l'impossibilité de la conserver.

LXXXVI.

Cette vie n'est que le berceau de l'autre. Qu'importent donc la maladie, le temps, la vieillesse, la mort, degrés divers d'une métamorphose qui n'a sans doute ici-bas que ses commencements ?

LXXXVII.

Lorsque la mort s'approche, la pensée se joue encore du cerveau, comme une vapeur légère prête à se dissoudre. Elle ne s'y fait plus qu'en tournoyant, semblable à la bulle de savon qui va se résoudre en goutte d'eau.

LXXXVIII.

La poésie à laquelle Socrate disait que les dieux l'a-

V.

Tout ce que le père de famille dit aux siens doit inspirer l'amour ou la crainte.

VI.

La sévérité rend les parents plus tendres. On aime ceux dont on est craint d'une crainte respectueuse.

VII.

Il est une classe de la société où les enfants pieux ne savent pas que leurs parents sont mortels. Ils n'ont jamais osé y penser.

VIII.

Les malédictions des pères abrègent la vie; celles des mères donnent la mort.

IX.

Il faut ne choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour ami, si elle était homme.

X.

Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa patience, et rien ne lui en fait aussi peu que la patience de son mari.

XI.

Le triomphe des femmes n'est pas de lasser et de vaincre leurs persécuteurs, mais de les amollir et de faire tomber leurs armes.

XII.

De l'indissolubilité seule du mariage peut naître pour les femmes une communauté réelle des dignités de leurs époux, et de là, la considération extérieure, les honneurs et les respects.

XIII.

On n'est, avec dignité, épouse et veuve qu'une fois.

ment, et les voit sans les distinguer. Au sentiment de la clarté douce et diffuse, qui pénètre intimement toutes ses facultés, se joint celui d'une chaleur dont son âme est secrètement et paisiblement remuée.

XV.

Toute idée sage tient l'homme à sa place dans l'univers, la lui fait sentir et la lui fait aimer, comme un lieu natal, aisé, commode, accoutumé.

XVI.

Exceller dans le rang où la Providence nous a fait naître et le garder, c'est là certes la meilleure des ambitions, et la seule conforme à l'ordre.

XVII.

Les changements subits de fortune ont un grand inconvénient : les enrichis n'ont pas appris à être riches, et les ruinés à être pauvres.

XVIII.

Quand vous ôtez un homme médiocre d'une condition modeste, vous en faites un *insolent*, dans le sens étymologique du mot; il ne pourra jamais s'assortir et se conformer à une position si différente à la fois de son naturel et de ses habitudes.

XIX.

Heureux celui qui n'est propre qu'à une chose ! En la faisant, il remplit sa destination.

XX.

Il faut aimer sa place, c'est-à-dire la bassesse ou la supériorité de son état. Si tu es roi, aime ton sceptre; si tu es valet, ta livrée.

XXI.

La pauvreté est un des moyens dont la Providence se sert pour maintenir l'ordre du monde, en réprimant par ce frein quelques méchants, et en contenant leurs

murmures par l'exemple de quelques bons qui souffrent comme eux.

XXII.

O exemples ! ô modèles !... Voyez ce pauvre homme : quatre ou cinq sensations par jour lui suffisent pour se trouver heureux et pour bénir la Providence. De la paille pour s'y coucher, du pain trois fois par jour et quelques prises de tabac en font un roi.

XXIII.

Le hasard est une part que la Providence s'est réservée dans les affaires de ce monde, part sur laquelle elle n'a pas même voulu que les hommes pussent se croire aucune influence. }

XXIV.

Le hasard est ordinairement heureux pour l'homme prudent.

XXV.

La prudence et le succès, les semailles et la moisson, les vertus et le bonheur se suivent naturellement, mais non indissolublement. L'essence des choses les unit, mais souvent le train du monde les sépare.

XXVI.

Le succès sert aux hommes de piédestal ; il les fait paraître plus grands, si la réflexion ne les mesure.

XXVII.

Si la fortune veut rendre un homme estimable, elle lui donne des vertus ; si elle veut le rendre estimé, elle lui donne des succès.

XXVIII.

Dans la gloire il y a toujours du bonheur.

XXIX.

Les maux viennent de la nécessité et de l'ordre, et les biens de la seule volonté de Dieu.

vouloir qu'on les bannisse de l'argumentation : il faut, ou nous interdire beaucoup d'explications, ou les y admettre. Non-seulement notre entendement, mais aussi la nature des choses le demande. Quand l'âme, s'entretenant avec elle-même, se donne le spectacle de ses propres pensées, elle les revêt de figures, et se parle par images. Ce langage est vraiment intime. Celui de l'esprit pur, que les malebranchistes ont tant recommandé, dépouille la pensée de sa pâte et de ses couleurs, pour n'en représenter que les plus secs linéaments. C'est l'art du névrologue ou du géomètre. L'âme ne se borne pas là : elle se peint tout et le peint; l'esprit pur n'est qu'un de ses aides.

XXVIII.

Quand, isolant sa faculté *rationatrice* de toutes ses autres facultés, on parvient à rendre abstrait, aux yeux de son esprit, ce qu'il y a de plus réel et même de plus solide dans le monde, et pour les sens et pour le cœur, tout est douteux, tout devient problématique, et tout peut être contesté. Que parle-t-on d'ordre, de beauté? Il n'y a, pour la faculté *rationatrice* isolée, que des non ou des oui, des absences ou des existences, des unités ou des nullités.

XXIX.

On a beau dire, les métaphores ne sont pas moins nécessaires à la métaphysique que les abstractions. Ayez donc recours à l'abstraction, quand la métaphore vous manque, et à la métaphore, quand l'abstraction est en défaut. Saisissez l'évidence, et montrez-la comme vous pourrez : voilà tout l'art et toutes les règles.

XXX.

Le grand abus des abstractions est de prendre, en métaphysique, les êtres de raison, tels que la *pensée*,

TITRE XVI.

DES MŒURS PUBLIQUES ET PRIVÉES,

DU CARACTÈRE DES NATIONS.

I.

Les mœurs se composent de coutumes et d'habitudes. Les coutumes font les mœurs publiques, et les habitudes les mœurs individuelles. Si les mœurs publiques sont bonnes, les mœurs individuelles comptent pour peu, parce que la diffamation, qui les punit, en arrête les inconvénients. Mais, quand les mœurs publiques sont mauvaises, les bonnes mœurs particulières acquièrent une importance extrême. Elles en deviennent la censure, et quelquefois le correctif. Elles sauvent les principes par une sorte de protestation contre le siècle; elles conservent le feu sacré, et le transmettent, comme un dépôt, à la génération qui suit.

II.

Les mœurs publiques sont un chemin que les successeurs trouvent frayé dans la course de la vie. Où il n'y a pas de mœurs, il n'y a pas de chemin; chacun alors est obligé de frayer le sien, et, au lieu d'arriver, il s'épuise à chercher la route.

XXXIV.

Il convient aux hommes savants d'être populaires, comme cela convient aux rois.

XXXV.

L'opposé des défauts de chaque siècle plait dans ce siècle-là, lors même que c'est un défaut.

XXXVI.

Toujours prête à condamner ses défauts dans les autres, la grossièreté ne pardonne qu'aux vices raffinés.

XXXVII.

Le luxe des petits ruine l'État.

XXXVIII.

Tout luxe corrompt ou les mœurs ou le goût.

XXXIX.

Ce n'est pas le désir des vrais biens qui déprave l'homme, mais le désir de ceux qui sont faux. Jamais un peuple ne s'est corrompu, pour avoir du blé, des fruits, un air pur, des eaux meilleures, des arts plus parfaits, des femmes plus belles, mais pour avoir de l'or, des pierreries, des sujets, de la puissance, un faux renom et une injuste supériorité.

XL.

Une idée de paix, aussi bien que d'intelligence, se mêle à celle de l'étude, qui la fait respecter et presque envier comme une félicité par les hommes même grossiers.

XLI.

Rien n'est beau, après les armes, que l'étude ou la piété.

XLII.

Quand on vous dira qu'un peuple est savant, examinez toujours à quel point il connaît le beau dans les arts.

XLIII.

Un peuple qui veut se distinguer par les lettres, quand il n'est pas très-ingénieux, est naturellement porté à se jeter dans le savoir; c'est sa ressource. La nature donne plus de patience aux esprits qu'elle a créés moins pénétrants.

XLIV.

Plus un peuple est humoriste, plus il est vif et brusque, plus il a d'accent. Son accent annonce en quoi il est peu contenu. Les courtisans, habitués à se contraindre, n'ont point d'accent. Des âmes toujours égales, toujours calmes, toujours élevées, expriment aussi sans accent leurs sentiments et leurs pensées. Jamais homme éminent n'a gardé pur, c'est-à-dire entier, l'accent de ses compatriotes.

XLV.

Quand les peuples ont perdu cette heureuse disposition de l'enfance à craindre et honorer les pouvoirs qui sont invisibles, et qu'une audace d'esprit excessive les a mis au-dessus de toute crédulité, ils sont alors sortis de la sphère de l'ordre accoutumé; ils ont dépassé les bornes en deçà desquelles leur nature est bonne; ils deviennent méchants.

XLVI.

Les peuples qui ont perdu la vertu et le vrai savoir ne peuvent plus les recouvrer. Personne, à l'exception des véritables sages, ne veut retourner en arrière, même pour reprendre le bon chemin.

XLVII.

Tout ce qui se corrompt fermente.

XLVIII.

Il y a des destructions fatales. Notre sagesse en cherche le remède, et c'est un de nos devoirs. Mais

quand le remède est trouvé, il survient d'autres maux. Le ciel fait ce qu'il veut et ce qu'il faut.

XLIX.

Le même sang-froid qui nous fait dire : « L'État est vieux, et il doit périr, » serait propre à nous faire dire aussi : « Mon père est âgé, et il doit mourir. » C'est un sang-froid qui n'est pas permis.

L.

Il y a dans chaque siècle, même dans les siècles les plus éclairés, ce qu'on peut, à juste titre, appeler l'esprit du temps, sorte d'atmosphère qui passera, mais qui, pendant sa durée, trompe tout le monde sur l'importance et sur la vérité même de la plupart des opinions dominantes.

LI.

Le peuple veut voir le prince au visage, c'est-à-dire examiner le lot qui lui est échu dans la loterie des destinées.

LII.

Il y a des hommes qui respectent la puissance, comme d'autres respectent la vertu; ceux qui en sont revêtus leur inspirent la même estime, le même amour, la même admiration.

LIII.

Le pouvoir est une beauté; il fait aimer aux femmes la vieillesse même.

LIV.

La noblesse est une dignité due à la présomption que nous ferons bien, parce que nos pères ont bien fait.

LV.

Il y a dans le naturel des hommes et des peuples quelque chose de querelleur. Quand cet esprit de dispute et de contestation s'exerce sur des minuties, pour-

guerre; toute dépouille sera reprise; tout butin sera dispersé; tous les vainqueurs seront vaincus, et toute ville pleine de proie sera saccagée à son tour.

LXIV.

Il s'établit toujours de grandes liaisons entre les peuples qui se font de longues guerres. La guerre est une espèce de commerce qui lie ceux même qu'elle désunit.

LXV.

Les Français naissent légers, mais ils naissent modérés. Ils ont un esprit leste, agréable et peu imposant. Parmi eux, les sages même, dans leurs écrits, semblent être de jeunes hommes.

LXVI.

Hors des affections domestiques, tous les longs sentiments sont impossibles aux Français.

LXVII.

Il n'y a pas de peuple au monde qui fasse le mal avec aussi peu de dignité que nous. Notre cupidité n'a que de l'étourderie, et nos apprêts de ruse ne sont qu'une fanfaronnade. Dès que nous nous écartons de la droiture et de la générosité, nous sommes ridicules et déplaisants; nos mesures sont étroites, nos projets mal concertés, notre maintien même devient aigrefin. Les autres nations, plus graves, plus réfléchies, plus profondément émues, font bientôt de nous leur dupe; on nous bafoue et l'on se moque de nous tant qu'on veut. La vertu seule nous sied bien; nous l'exerçons avec grâce, et presque en nous jouant; nous faisons les plus nobles actions et les plus hauts sacrifices avec aisance, simplicité, grandeur. Mais il faut que nous soyons abandonnés à notre instinct; si l'on veut nous faire agir par des voies étrangères à notre naturel, nous devenons mesquins, intrigants sans suc-

elle était aisée, parce que les constructions élégantes y étaient triviales ; le peuple et les auteurs la parlaient avec la même pureté. Aussi les allusions aux proverbes populaires sont-elles fréquentes dans les écrivains les plus polis ; Platon en est plein. Or, les allusions sont ce qui donne le plus de magie au style et d'amusement à l'esprit. Il s'y égaye, s'y délasse et s'y ranime. En France, nous avons dit que les maximes étaient les proverbes des honnêtes gens. A Athènes, les maximes des honnêtes gens et les proverbes de la halle étaient une même chose.

XXVIII.

Le rythme s'opère par des cadences, comme l'harmonie par des sons. C'étaient des cadences et non des sons, du rythme et non de l'harmonie, qu'opéraient les accents et la mesure des syllabes longues ou brèves dans la langue des Grecs et des Latins.

XXIX.

Les Latins s'écoutaient parler, et les Grecs se regardaient dire, car ils voulaient que leurs paroles ressemblent à leurs pensées. Les premiers aspiraient au nombre, à la pompe, à la dignité, à l'éloquence ; les seconds, à la clarté et à la grâce.

XXX.

Il y a de la rudesse dans les Latins. Une modération noble et de bon goût distingue les Grecs, et surtout les Athéniens.

XXXI.

Ces fiers Romains avaient une oreille dure, et qu'il fallait caresser longtemps pour la disposer à écouter les belles choses. De là ce style oratoire qu'on trouve même dans leurs plus sages historiens. Les Grecs, au contraire, étaient doués d'organes parfaits, faciles à

jeunes gens. Nous sommes tous novices, parce que tout est nouveau.

XXIX.

Tout ce à quoi on nous défie, nous le faisons et au delà; et, comme de vrais écoliers, nous avons tout brisé chez nous, pour montrer que nous étions les maîtres.

XXX.

Nous ressemblons un peu à des gens qui, lorsqu'on met le feu à la maison, s'occupent à admirer la torche et la bonne mine de l'incendiaire, et bornent là leur prudence.

XXXI.

Il est dans le monde beaucoup de gens qui ont de mauvaises opinions, et qui sont faits pour en avoir de bonnes; et d'autres qui ont de bonnes opinions, et qui sont faits pour en avoir de mauvaises.

XXXII.

Le pathétique outré est pour les hommes une source funeste d'endurcissement. Les tableaux trop énergiques de l'humanité souffrante rendent les cœurs inhumains, et la haine du mal même, quand elle est trop forte, peut rendre les hommes méchants. Ainsi, de la haine du mal qu'inspiraient les livres du dernier siècle, en n'offrant à notre attention que les malheurs attachés à quelques abus, vinrent les événements monstrueux dont nous avons été témoins, et les plus grandes inhumanités qui aient souillé l'histoire des hommes. Un excès en amène un autre. A cette opinion : tout accusé est innocent, succéda bientôt celle-ci : tout accusateur est vertueux.

LX.

Le jugement littéraire de nos pères était plus timide et plus tardif que le nôtre; mais, nourri de graves maximes, leur sens moral était plus tôt formé. Ils ne savaient bien juger ni d'un air, ni d'un édifice, ni d'un tableau; mais ils savaient ce qu'il fallait faire. On parle aujourd'hui : on agissait alors; on s'entretient des arts : alors on s'occupait des mœurs.

LXI.

Nous n'avons plus de bonhomie dans la pensée.

LXII.

Nos pères jugeaient des livres par leur goût, par leur conscience et leur raison : nous en jugeons par les émotions qu'ils nous causent. Ce livre peut-il nuire ou peut-il servir? est-il propre à perfectionner les esprits, ou à les corrompre? fera-t-il du bien ou du mal? Grandes questions que se faisaient nos devanciers! Nous demandons : fera-t-il plaisir?

LXIII.

Il fut un temps où le monde agissait sur les livres. Maintenant ce sont les livres qui agissent sur lui.

LXIV.

Après la *Nouvelle Héloïse*, les jeunes gens eurent des prétentions à être amants, comme ils en avaient auparavant à être buveurs ou bretteurs. C'est à la honte du siècle, plus qu'à l'honneur des livres, qu'il arrive que des romans exercent un tel ascendant sur les habitudes et les mœurs.

LXV.

Les auteurs français pensent, écrivent, parlent, jugent et imaginent trop vite. Et cela vient du vice radical de nos mœurs : nous sommes trop pressés de vivre et de jouir; nous jouissons et nous vivons trop vite.

tions, l'accent de la querelle, et un ton hargneux déguisé.

LXXIX.

Au lieu de ce langage poétique et mathématique tout à la fois qu'on doit employer dans les matières métaphysiques, et dont les anciens nous ont laissé quelques exemples, nos idéologues modernes se sont fait une espèce de style géographique et catalogique, avec lequel ils assignent à ce qui est spirituel une position et des dimensions fixes. Malheureux, qui durcissent tout et changent l'âme elle-même en pierre!

LXXX.

L'école avait trouvé l'art d'embrouiller avec des mots, et nous avons l'art d'embrouiller avec des pensées. Nos devanciers se trompaient avec du vide; nous nous trompons avec du plein et de fausses solidités.

LXXXI.

Ce qui fait que nous n'avons pas de poètes, c'est que nous pouvons nous en passer. Ils ne sont pas nécessaires à notre goût, parce qu'ils ne le sont ni à nos mœurs, ni à nos lois, ni à nos fêtes politiques, ni à nos plaisirs domestiques.

LXXXII.

Les premiers poètes ou les premiers auteurs rendaient sages les hommes fous. Les auteurs modernes cherchent à rendre fous les hommes sages.

LXXXIII.

Les dramatiques modernes ont fait de leur art un jeu où, pour remporter le prix, ou se trouver hors de perte, il faut observer certaines règles, certaines formules difficiles et inutiles, dont ils sont convenus entre eux.

LXXXIV.

Le goût, en littérature, est devenu tellement domestique, et l'approbation tellement dépendante du plaisir, qu'on cherche d'abord dans un livre l'auteur, et, dans l'auteur, ses humeurs et ses passions. Nous voulons que l'âme des écrivains se montre avec la force et les faiblesses, le savoir et les erreurs, la sagesse et les illusions, qui peuvent rendre les hommes propres à notre usage, et que nous aimons à trouver dans les liaisons que nous formons. Ce n'est plus un sage que nous demandons, mais un amant, un ami, ou du moins un acteur qui se représente lui-même, et dont le rôle et le jeu charment nos goûts, beaucoup plus que notre raison. Nous voulons que les livres nous rendent, non pas meilleurs, mais plus contents; que ceux qui les ont faits excitent en nous une sorte de goût sensible; qu'ils aient, enfin, de la chair et du sang. Nous ne saurions plus admirer de purs esprits. Cependant, la lumière est le bien des yeux; et, comme nous sommes sensibles, si quelque intelligence céleste venait à nous inonder tout à coup de ses rayons, peut-être nous trouverions des délices inconnues dans le jour plus éclatant qu'elle ferait luire devant nous.

LXXXV.

Un des maux de notre littérature, c'est que nos savants ont peu d'esprit, et que nos hommes d'esprit ne sont pas savants.

LXXXVI.

Des esprits rudes, et pourvus de robustes organes, sont entrés tout à coup dans la littérature, et ce sont eux qui en pèsent les fleurs.

LXXXVII.

La multitude des paroles qui remplit nos livres an-

TITRE XIX.

DE L'ÉDUCATION.

I.

L'idée de l'ordre en toutes choses, c'est-à-dire de l'ordre littéraire, moral, politique et religieux, est la base de toute éducation.

II.

Les enfants n'obéissent aux parents que lorsqu'ils voient les parents obéir à la règle. L'ordre et la règle, une fois établis et reconnus, sont la plus forte des puissances.

III.

Les enfants ont plus besoin de modèles que de critiques.

IV.

On peut appliquer à l'enfance ce que M. de Bonald dit qu'il faut faire pour le peuple : peu pour ses plaisirs ; assez pour ses besoins ; et tout pour ses vertus.

V.

L'éducation doit être tendre et sévère et non pas froide et molle.

VI.

Les enfants doivent avoir pour amis leurs camarades, et non pas leurs pères et leurs maîtres. Ceux-ci ne doivent être que leurs guides.

d'une province, et que, partant de là comme d'un point connu, il se met plus aisément, de proche en proche, l'univers entier dans la tête. L'histoire et la numismatique rendent l'étude de la géographie moins laborieuse, quoiqu'elles paraissent la compliquer. C'est que cette complication apparente n'est en effet qu'une juxtaposition de simplicités réelles, dont chacune offre à l'esprit un degré, un échelon, une branche, à l'aide desquels il arrive au sommet, en sautant et en se jouant. Une analyse exacte et rigoureuse est donc quelquefois, et en un certain sens, un moyen d'ignorer plus qu'un moyen d'apprendre.

LII.

Une douce lumière, imperceptiblement insinuée dans les esprits, y porte une joie qui s'y augmente par la réflexion.

LIII.

Qui n'a qu'un ton est monotone; qui est monotone devient ennuyeux. Apprenez donc à la jeunesse toutes les formes du discours, et dressez-la à les mettre en œuvre avec facilité. Le même ton ennuie, mais non la même voix; la même manière, mais non la même main; la même couleur, mais non le même pinceau. Il y a une uniformité qui plaît. Virgile est Virgile partout; ainsi de Raphaël, de Greuze, de Fénelon, de Bossuet, de la Fontaine, de Racine: *vox hominem sonat*; on les retrouve et on les reconnaît avec délices, toujours les mêmes dans des ouvrages différents. L'ouvrage déplaît, si l'on n'y reconnaît pas l'auteur. Celui-ci a opéré pendant que son âme était absente; c'est une œuvre de son pinceau, de sa plume, et non de lui; c'est l'art ou le métier tout seul; ce sont des lignes et des couleurs, de

TITRE XX.

DES BEAUX-ARTS.

I.

L'art est l'habileté réduite en théorie.

II.

L'objet de l'art est d'unir la matière aux formes, qui sont ce que la nature a de plus vrai, de plus beau et de plus pur.

III.

Loin de reléguer les arts dans la classe des superfluités utiles, il faut les mettre au nombre des biens les plus précieux et les plus importants de la société humaine. Sans les arts, il ne serait pas possible aux esprits sublimes de nous faire connaître la plupart de leurs conceptions. Sans eux, l'homme le plus parfait et le plus juste ne pourrait éprouver qu'une partie des plaisirs dont son excellence le rend susceptible, et du bonheur que lui destinait la nature. Il est des émotions tellement délicates et des objets si ravissants, qu'on ne saurait les exprimer qu'avec des couleurs ou des sons. On doit regarder les arts comme une sorte de langue à part, comme un moyen unique de communication entre les habitants d'une sphère supérieure et nous.

coulants et doux comme le miel d'où elle a tiré son nom.

XLVIII.

La musique, dans les dangers, élève plus haut les pensées.

XLIX.

L'air périodique ne convient qu'à l'expression des sentiments où l'âme aime à circuler, pour ainsi dire, et dont elle ne peut se séparer qu'après un long détour. Toutes les émotions qu'on n'exprime que pour les exhiler, et se rendre soi-même plus calme, n'admettent l'air périodique qu'autant qu'il est court et brisé, comme l'air fameux : *Che farò senza Euridice?*

L.

La musique des chants de deuil semble laisser mourir les sons.

LI.

Il n'est pas toujours nécessaire, dans la musique, d'exprimer un mouvement marqué ou une émotion distincte. Le chant lui-même peut être l'objet du chant. S'il peint une âme en harmonie, un talent qui s'élève et redescend par une belle échelle de sons, une existence qui, libre de soins et livré à mille affections passagères et rapides, s'égayé et se joue entre la terre et le ciel, enfin une intelligence désoccupée, qui vole au hasard, comme l'abeille, s'arrête sur mille objets, sans se fixer sur aucun, caresse toutes les fleurs et bourdonne son plaisir, cette peinture en vaut une autre.

à toutes choses. Qu'il se souvienne de ce beau mot de Lucain :

Pacem summa tenent.

XIV.

Voulez-vous connaître le mécanisme de la pensée, et ses effets? lisez les poètes. Voulez-vous connaître la morale, la politique? lisez les poètes. Ce qui vous plaît chez eux, approfondissez-le : c'est le vrai. Ils doivent être la grande étude du philosophe qui veut connaître l'homme.

XV.

Les poètes sont enfants avec beaucoup de grandeur d'âme et avec une céleste intelligence.

XVI.

Le poète s'interroge; le philosophe se regarde.

XVII.

Les poètes ont cent fois plus de bon sens que les philosophes. En cherchant le beau, ils rencontrent plus de vérités que les philosophes n'en trouvent en cherchant le vrai.

XVIII.

Les poètes qui, dans l'épique, représentent une communication, perpétuellement ouverte, de la terre au ciel, et entretenue par des êtres intermédiaires entre les hommes et les dieux, n'ont fait qu'imaginer et que peindre confusément le véritable état du monde, dans ce qu'il y a de plus digne d'être connu et de plus caché à nos yeux.

XIX.

Le vrai poète a des mots qui montrent sa pensée, des pensées qui laissent voir son âme, et une âme où tout se peint distinctement. Il a un esprit plein d'images

d'une paisible rêverie : *Prolem sine matre creatam*. Ils ont tous quelque chose d'imparfait et de non achevé.

XXVII.

Chaque parole du poète rend un son tellement clair, et présente un sens tellement net, que l'attention, qui s'y arrête avec charme, peut aussi s'en détacher avec facilité, pour passer aux paroles qui suivent, et où l'attend un autre plaisir, la surprise de voir tout à coup des mots vulgaires devenus beaux, des mots usés rendus à leur fraîcheur première, des mots obscurs couverts de clartés.

XXVIII.

L'élocution, dans l'éloquence, roule ses flots comme les fleuves. Mais, dans la poésie, il y a plus d'art : des jets, des cascades, des nappes, des jeux de mots de toute espèce y sont ménagés avec soin, et en augmentent le charme par leur variété.

XXIX.

Le caractère de la poésie est une clarté suprême. Il faut que les vers soient de cristal ou diaphane ou coloré : diaphane, quand ils ne doivent nous donner que la vue de l'âme ou de sa substance ; coloré, quand ils ont à peindre les passions qui l'altèrent, ou les nuances dont l'esprit de l'homme se teint.

XXX.

Il y a des vers qui, par leur caractère, semblent appartenir au règne minéral : ils ont de la ductilité et de l'éclat ; d'autres, au règne végétal : ils ont de la sève ; d'autres, enfin, au règne animal ou animé, et ils ont de la vie. Les plus beaux sont ceux qui ont de l'âme ; ils appartiennent aux trois règnes, mais à la muse encore plus.

espèce de vers , et avec celui de tous qui demande, pour être bien fait , le plus de calme et de sagesse.

XLV.

Il est nécessaire, pour le succès d'un poëme épique, que la moitié des idées et de la fable soit dans la tête des lecteurs. Il faut que le poëte ait affaire à un public curieux d'apprendre ce que lui-même est désireux de raconter. C'est ainsi que l'auteur et les lecteurs ont à la fois la tête épique, conjonction ou conjoncture qui est réellement indispensable.

XLVI.

On ne peut trouver de poésie nulle part quand on n'en porte pas en soi.

XLVII.

La poésie construit avec peu de matière, avec des feuilles, avec des grains de sable, avec de l'air, avec des riens. Mais, qu'elle soit transparente ou solide, sombre ou lumineuse, sourde ou sonore, la matière poétique doit toujours être artistement travaillée. Le poëte peut donc construire avec de l'air ou des métaux, avec de la lumière ou des sons, avec du fer ou du marbre, avec de la brique même ou de l'argile : il fera toujours un bon ouvrage s'il sait être décorateur dans les détails et architecte dans l'ensemble.

XLVIII.

Les mots s'illuminent quand le doigt du poëte y fait passer son phosphore.

XLIX.

Les mots des poëtes conservent du sens, même lorsqu'ils sont détachés des autres, et plaisent isolés comme de beaux sons. On dirait des paroles lumineuses, de l'or, des perles, des diamants et des fleurs.

TITRE XXII.

DU STYLE.

I.

Lorsque les langues sont formées, la facilité même de s'exprimer nuit à l'esprit, parce qu'aucun obstacle ne l'arrête, ne le contient, ne le rend circonspect, et ne le force à choisir entre ses pensées. Dans les langues encore nouvelles, il est contraint de faire ce choix par le retardement que lui imprime la nécessité de fouiller dans sa mémoire, pour trouver les mots dont il a besoin. On ne peut écrire, en ce cas, qu'avec une grande attention.

II.

L'homme aime à remuer ce qui est mobile, et à varier ce qui est variable ; aussi chaque siècle imprime aux langues quelque changement ; et le même esprit d'invention qui les créa les détériore en subsistant toujours.

III.

C'est toujours par l'*au delà*, et non par l'*en deçà*, que les langues se corrompent ; par l'*au delà* de leur son ordinaire, de leur naturelle énergie, de leur éclat habituel. C'est le luxe qui les corrompt, et le fracas qui accompagne leur décadence.

prose, le style ordinaire en a reçu un éclat et des hardiesses qu'il n'aurait point eus sans eux. Peut-être aussi quelques prosateurs nés poètes, sans naître versificateurs, ont-ils contribué à parer notre langue, jusque dans ses familiarités, de ces richesses et de cette pompe qui avaient été jusque-là le partage exclusif de l'idiome poétique. La Grèce et Rome eurent également sans doute des prosateurs nés poètes, Platon, Tacite et quelques autres. Mais ils étaient poètes par l'extase, tandis que les modernes le sont par la vivacité et la rapidité des aperçus. Ce n'est pas là ce que le génie poétique a de plus beau. Un œil contemplatif a un caractère plus céleste qu'un œil perçant.

CXXIV.

Comme il y a des vers qui se rapprochent de la prose, il y a une prose qui peut se rapprocher des vers. Presque tout ce qui exprime un sentiment ou une opinion décidée, a quelque chose de métrique ou de mesuré. Ce genre ne tient pas à l'art, mais à l'influence, à la domination du caractère sur le talent.

CXXV.

Quand la pensée fait le mètre, il faut le laisser subsister, et il y a quelquefois, dans tel écrivain, des phrases qui ne sont insupportables que parce que sa pensée faisant le mètre, sa diction ne le fait pas.

CXXVI.

Il faut aux phrases leur nombre, leur mesure et leur poids. Ces conditions réunies font seules un ensemble parfait.

CXXVII.

Lorsque le langage, dans les livres, n'a pas de pompe ou d'harmonie, et souvent il ne doit point en avoir, il faut qu'il ait au moins du mouvement ou de la cadence,

coup de discours des voix de femmes plutôt que des voix d'hommes. Celle de la sagesse tient le milieu, comme une voix céleste qui n'est d'aucun sexe. Telle est celle de Fénelon et de Platon.

XLIV.

Le naturel ! il faut que l'art le mette en œuvre, qu'il file et lisse cette soie.

XLV.

Quand on écrit avec facilité, on croit toujours avoir plus de talent qu'on n'en a. Pour bien écrire, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise.

XLVI.

La facilité est opposée au sublime. Voyez Cicéron : rien ne lui manque, que l'obstacle et le saut.

XLVII.

L'élégance et le soin sont nécessaires l'un à l'autre, et plaisent l'un par l'autre. Quand le soin a produit l'élégance, il devient, par cet agrément, facilité. L'aisance est importante dans l'ouvrage, mais non pas dans l'ouvrier, si ce n'est pour son plaisir propre. Pour celui du lecteur, il suffit que la peine l'ait produite.

XLVIII.

Quand on a fait un ouvrage, il reste une chose bien difficile à faire encore, c'est de mettre à la surface un vernis de facilité, un air de plaisir qui cachent et épargnent au lecteur toute la peine que l'auteur a prise.

XLIX.

Quand un ouvrage sent la lime, c'est qu'il n'est pas assez poli ; s'il sent l'huile, c'est qu'on a trop peu veillé.

L.

Il ne faut qu'un moment à la sagacité pour tout apercevoir ; il faut des années à l'exactitude pour tout exprimer.

génie ou de leur âme une idée supérieure à ce qu'ils en laissent voir.

CLXXIII.

Il est des livres où l'on respire un air exquis.

CLXXIV.

Quand on lit un ouvrage bien fait, il y a toujours dans l'esprit une netteté de plus, ne fût-ce que par l'idée ou le souvenir que l'on en garde.

CLXXV.

Il faut, si l'on veut lire avec fruit, rendre son attention tellement ferme qu'elle voie les idées comme les yeux voient les corps.

CLXXVI.

Entre l'estime et le mépris, il y a, dans la littérature, un chemin tout bordé de succès sans gloire, qu'on obtient aussi sans mérite.

CLXXVII.

Peu de livres peuvent plaire toute la vie. Il y en a dont on se dégoûte avec le temps, la sagesse ou le bon sens.

CLXXVIII.

La vogue des livres dépend du goût des siècles. Même ce qui est ancien est exposé aux variations de la mode. Corneille et Racine, Virgile et Lucain, Sénèque et Cicéron, Tacite et Tite-Live, Aristote et Platon n'ont eu la palme que tour à tour. Que dis-je? Dans la même vie, selon les âges, dans la même année, selon les saisons, et quelquefois dans le même jour, selon les heures, nous préférons un livre à l'autre, un style à un autre style, un esprit à un autre esprit.

CLXXIX.

Le talent va où est la voix de la louange; c'est la syrène qui l'égare.

affaire, leur vie; en quelques autres, leur amusement, leur distraction, leur jeu. En ceux-là, c'est magistrature, fonction, devoir, inspiration; en ceux-ci, tâche, métier, calcul, commerce, propos délibéré. Les uns écrivent pour répandre ce qu'ils jugent meilleur à tous; les autres pour étaler ce qu'ils estiment meilleur à eux. Aussi les uns veulent bien faire et les autres faire à propos, se proposant pour fin, les premiers la vérité, et les seconds le profit.

CXCVIII.

Les vrais savants, les vrais poètes deviennent tels par le plaisir plus que par le travail. Ce qui les précipite et les retient dans leurs études, ce n'est pas leur ambition, mais leur génie.

CXCIX.

Les savants fabriqués sont les eaux de Barèges faites à Tivoli. Tout y est, excepté le naturel. Elles ne valent que par l'emploi, et non par leur essence.

CC.

Les productions de certains esprits ne viennent pas de leur sol, mais de l'engrais dont il a été couvert.

CCI.

Tous les hommes d'esprit valent mieux que leurs livres; les hommes de génie et peut-être les savants valent moins, comme le rossignol vaut moins que son chant, le ver à soie moins que son industrie, et l'instinct plus que la bête.

CCII.

Il y a des fantômes d'auteurs et des fantômes d'ouvrages.

CCIII.

Évitez d'acheter un livre fermé.

choses. On fait un ouvrage avec l'art, et un livre avec de l'encre et du papier. On peut faire un ouvrage en deux pages, et ne faire qu'un livre en dix volumes *in-folio*.

CCXVI.

L'étendue d'un palais se mesure d'orient en occident, ou du midi au septentrion; mais celle d'un ouvrage, d'un livre, se toise de la terre au ciel; en sorte qu'il peut se trouver autant d'étendue et de puissance d'esprit dans un petit nombre de pages, dans une ode, par exemple, que dans un poème épique tout entier.

CCXVII.

Quelques mots dignes de mémoire peuvent suffire pour illustrer un grand esprit. Il y a telle pensée qui contient l'essence d'un livre tout entier; telle phrase qui a les beautés d'un vaste ouvrage; telle unité qui équivaut à un nombre; enfin telle simplicité si achevée et si parfaite, qu'elle égale, en mérite et en excellence, une grande et glorieuse composition.

CCXVIII.

Être aigle ou fourmi, dans le monde intellectuel, me paraît à peu près égal; l'essentiel est d'y avoir une place marquée, un rang assigné, et d'y appartenir distinctement à une espèce régulière et innocente. Un petit talent, s'il se tient dans ses bornes et remplit bien sa tâche, peut atteindre le but comme un plus grand. Il n'y a que les livres sacrés qui obtiennent un empire étendu et durable. Tous les autres ne font qu'occuper plus ou moins sérieusement les moments perdus de quelques désœuvrés. Habituer les hommes à des plaisirs qui ne viennent ni de la chair, ni de l'argent, en leur faisant goûter les choses de l'esprit, me paraît en effet le seul fruit que leur nature ait attaché à nos pro-

simples et communes, parce que l'idée qu'ils les emploient à tracer est elle-même une grande et longue figure.

XXII.

Aristote redressa toutes les règles et ajouta, dans toutes les sciences, aux vérités connues, des vérités nouvelles. Son livre est un océan de doctrines, et comme l'encyclopédie de l'antiquité. C'est de lui que le savoir a découlé comme d'une source dans les siècles qui l'ont suivi. Si tous les livres disparaissaient, et que ses écrits fussent conservés par hasard, l'esprit humain ne souffrirait aucune perte irréparable, excepté celle de Platon.

XXIII.

Il y a dans Aristote exactitude, facilité, profondeur et clarté. Son esprit cependant fait quelquefois un pas de plus qu'il ne faudrait, par cette force qui emporte souvent le mobile au delà de son but, quelque mesurée que soit l'impulsion primitivement reçue.

XXIV.

Il me semble que le style d'Aristote contient plus de formules que de tournures.

XXV.

Xénophon écrivait avec une plume de cygne, Platon avec une plume d'or, et Thucydide avec un stylet d'airain.

XXVI.

Les *Choses mémorables* de Xénophon sont un fil délié dont il a l'art de faire une magnifique dentelle, mais avec lequel on ne peut rien coudre.

XXVII.

Hérodote coule sans bruit.

réside dans un ensemble et dans des éléments parfaits.

XLVII.

Il ne faut pas seulement chercher dans Tacite l'orateur et l'écrivain, mais le peintre, peintre de faits et de pensées inimitable.

XLVIII.

Dans les narrations de Tacite, il y a un intérêt de récit qui ne permet pas de peu lire, et une profondeur, une grandeur d'expression, qui ne permettent pas de lire beaucoup. L'esprit, comme partagé entre la curiosité qui l'entraîne et l'attention qui le retient, éprouve quelque fatigue : l'écrivain s'empare en effet du lecteur jusqu'à le violenter.

XLIX.

Le style de Tacite était propre à peindre les âmes noires et les temps désastreux.

II

ÉCRIVAINS RELIGIEUX.

I.

Saint Thomas et saint Augustin sont l'Aristote et le Platon de la théologie. Mais saint Thomas est plus Aristote que saint Augustin n'est Platon.

II.

Le style de saint Jérôme brille comme l'ébène.

III.

Pascal a le langage propre à la misanthropie chrétienne, misanthropie forte et douce. Comme peu ont ce sentiment, peu aussi ont eu ce style. Il concevait forte-

voulait, le faisant bien, le faisant vite, mais incapable de se maintenir dans l'excellent. Il avait le talent de la plaisanterie, mais il n'en avait pas la science; il ne sut jamais de quelles choses il faut rire, et de quelles il ne le faut pas. C'est un écrivain dont on doit éviter avec soin l'extrême élégance, ou l'on ne pensera jamais rien de sérieux. A la fois actif et brillant, il occupait la région placée entre la folie et le bon sens, et il allait perpétuellement de l'une à l'autre. Il avait beaucoup de ce bon sens qui sert à la satire, c'est-à-dire une grande pénétration pour découvrir les maux et les défauts de la société, mais il n'en cherchait point le remède. On eût dit qu'ils n'existaient que pour sa bile ou sa bonne humeur; car il en riait ou s'en irritait, sans s'arrêter jamais à les plaindre.

XXV.

Voltaire aurait lu avec patience trente ou quarante volumes in-folio pour y trouver une petite plaisanterie irréligieuse. C'était là sa passion, son ambition, sa manie.

XXVI.

Voltaire est quelquefois triste; il est ému; mais il n'est jamais sérieux. Ses grâces mêmes sont effrontées. Il y a en lui du *cadédis*.

XXVII.

Il est des défauts difficiles à apercevoir, qui n'ont pas été classés, déterminés, et qui n'ont pas de nom. Voltaire en est plein.

XXVIII.

Voltaire connut la clarté et se joua dans la lumière, mais pour l'éparpiller et en briser tous les rayons, comme un méchant. C'est un farfadet, que ses évolutions font quelquefois paraître un génie grave.

des ailes fort courtes et qui ne lui servent qu'à marcher mieux et plus vite.

LXXVI.

M. de Bonald jette un filet sur les esprits, et ce filet a des couleurs ; mais il est tellement serré, qu'on ne peut rien voir au travers lorsqu'une fois on est dedans.

LXXVII.

On rencontre quelquefois chez M. de Bonald de singulières conséquences. Il semble qu'on y tombe par un casse-cou, et l'esprit se sent quelque chose de démis.

LXXVIII.

Il n'y a souvent dans ce qu'écrit M. de Bonald que l'attitude et l'insistance d'un homme qui affirme résolûment. Il se trompe avec une force !.... C'est un gentillâtre de beaucoup d'esprit et de beaucoup de savoir, érigeant en doctrines ses premiers préjugés.

LXXIX.

M. de Beausset a retrouvé le fil perdu de la narration continue, ce fil ductile qui se plie et se replie en mille manières sans se brouiller et sans se rompre. Une élégance simple, une facilité soignée, une modération vraie, rien de cherché, voilà ce qui est rare aujourd'hui, ou plutôt ce qu'on ne voit plus, et ce qui distingue éminemment cet écrivain. Dans Fénelon, il avait à enchâsser des perles, et il les a entourées plus richement. Dans Bossuet, il avait à montrer des blocs, et il les a isolés, cultivant les *Muses sévères*. Ses citations sont, dans le cours de son récit, comme des îles toutes pleines de monuments. En le lisant, on croit descendre un fleuve, par un beau temps, et au milieu d'un beau pays. Le siècle qu'il traverse, est montré à droite et à

sont leurs livres qui imitent des livres et non leurs âmes qui imitent des âmes. Racine est le Virgile des ignorants.

XVI.

Alfieri n'est qu'un forçat condamné par la nature aux galères du Permesse italien.

XVII.

Molière est comique de sang-froid; il fait rire et ne rit pas; c'est là ce qui constitue son excellence.

XVIII.

Molière s'est joué dans *Tartuſe* de la forme des affections religieuses, et c'est là, sans doute, un grand mal.

XIX.

Regnard est plaisant comme le valet, et Molière comique comme le maître.

XX.

Il y a, dans *La Fontaine*, une plénitude de poésie qu'on ne trouve nulle part dans les autres auteurs français.

XXI.

Il n'est pas bon de donner à certains mots une valeur qu'ils n'ont pas, et un sens qu'ils ne sauraient avoir, comme on l'a fait récemment du vers de *La Fontaine* :

Notre ennemi, c'est notre maître,

en disant de Louis XIV :

Il craint même, étrange faiblesse !
L'Homère du peuple bëlant,
Et mon *La Fontaine* le blesse
D'un mot de son âne parlant.

La fable de l'Ane et du Vieillard est plus ancienne que l'histoire. Connue en Grèce sous le nom d'Ésope,

elle l'est, en Orient et aux grandes Indes, sous ceux de Lokman et de Pilpay. Elle a, de temps immémorial, circulé dans le monde, sans y causer aucun désordre, et sans inquiéter les esprits les plus ombrageux. Ni Crésus, ni Cyrus, ni Aureng-Zeb, ni Chah-Abbas, ni aucun potentat connu, avant l'année 1700, ne s'en sont trouvés offensés. Il ne nous paraît pas probable que Louis XIV en ait eu peur, et que le naïf La Fontaine ait fait trembler ce monarque pour un vers mal interprété, lui qui ne put fâcher personne lorsqu'il le voulut faire, et qui, malgré les trois querelles célèbres dans sa vie, n'eut jamais un seul ennemi qui ne l'appelât le *bonhomme*, même après qu'il s'était vengé. Tant il se montra peu terrible dans ses plus vifs ressentiments ! tant il eut un génie heureux ! tant sa bonté fut fortunée ! On dénigre l'enfant des Muses,

Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,

quand, pour lui faire honneur, sans doute, mais à tort et à contre-temps, on l'érige ainsi tout à coup en épouvantail politique. On dégrade un monarque illustre en le frappant d'un tel effroi. On déguise l'esprit du temps, et on le fait méconnaître, lorsqu'on place sous un tel règne de pareils effarouchements. Le mot de l'âne n'attaque pas les empereurs plus que les pâtres, et les rois plus que les meuniers. En se l'appliquant à lui seul, Louis XIV eût commis une usurpation dont son grand sens le rendit toujours incapable. Tous les âniers de son royaume y avaient autant de droits que lui ; il tombe sur tout ce qui est maître ; et qui ne l'est pas dans ce monde ? L'aveugle est maître de son chien, et, comme dit notre proverbe, charbonnier est maître chez lui. C'est, dans le monde, un mot d'humeur qu'exhale,

Agriculture. — Produit le bon sens, 166, xxxvii. — Le jardinage en donne les délicatesses, xxxviii.

Air (l'). — Est sonore, 164, xxiii. — Son tremblement en été, xxix. — (Chant) à quels sentiments convient l'air périodique, 262, xlix. — Voir *Son*.

Aimer. — Aimer Dieu et se faire aimer de lui, 19, xliii. — Aimer ses ennemis, xlv. — Aimer Dieu, ses dons et ses refus, xlvii. — Les jansénistes et les jésuites, 35, cxxxiii. — Dieu aime l'âme, 35, xlviii et 38, iii. — Ce que nous aimons malgré nous, ne pas l'aimer par choix, *ibid.* — Ceux qui aiment toujours n'ont pas le loisir de se plaindre, 68, xxxii. — Pourquoi il faut se faire aimer, 69, xlv. — On aime ceux qu'on craint, 69, xlix et 70, l. — Châtiment de ceux qui ont trop aimé, lxi. — Qui mérite d'être aimé, 71, lxiv. — Voir *Amitié*, *Affection*, *Amour*.

Alembert (d'). — Son style géométrique, 371, lviii.

Allégorie. — Celle de la mort est odieuse à mettre sur la tombe de nos amis, 256, xxix.

Alfieri. — Forçat condamné par la nature aux galères du Permesse, 379, xvi.

Ambition. — Est impitoyable, 75, xcvi. — On a aujourd'hui l'ambition du gain, 217, x.

Âme. — Ne peut se mouvoir sans sentir Dieu, 12, v. — Immortelle, 14, xvii. — Toujours vivante, et plus encore après la mort, xviii. — Dieu en fait ses délices, 19, xlviii, 38, iii. — Est une vapeur allumée, 45, xvi. — Est aux yeux ce que la vue est au toucher, xvii. — A ses plaisirs dans les sens, xviii. — Sans ailes et sans pieds, xix. — Aime le bien, 46, xx. — Il faut la colorer, la parfumer, xxi. — Son atmosphère, xxii. — Est invariable, xxiv. — Sentir son âme bonne, 67, xxx. — Région où l'orgueil ne peut atteindre, 74, xc. — Meilleure que nous-mêmes, 87, vi. — Les âmes douces ménagent et se ménagent, 111, lxxxii. — Ce qu'elle est et ce qu'elle fait chez l'écrivain, 301, iii. — Ce qu'elle produit en poésie et en éloquence, 302, iv.

Amenité. — Est un billet d'invitation qui circule toute l'année, 104, xxxi.

Américo-Vespuce. — Son caractère, 200, lxxxvii.

Amis, Amitiés. — Les cultiver en soi, 68, xxxiii. — Les voir en beau, xxxiv, xxxv, xxxvi. — C'est le cœur qui juge, xxxvii. — Ses faiblesses et ses forces, xxxviii. — Amitié et estime, xxxix. — Ne pouvoir haïr ceux qu'on ne peut aimer, xl. — Le temps calme les ivresses, 69, xlii. — Voir *Aimer*, *Amour*, *Affection*.

Amour. — Amour de soi et amour des autres, 18, xlii. — Est tout, en morale comme en religion, 19, xliii. — L'amour des corps sépare les âmes de Dieu, 38, iii. — Amours secrets se trahissent, 70, lvi. — L'amour que nous portent les anges, 72, lxix. — N'en point faire une thèse en plaçant dans la tête ce qui doit être dans le cœur, 235, xv.

Amyot. — L'ancienne prose française fut modifiée par son style, 360, i. — Sa traduction est devenue un livre original, 361, ii.

Anciens. — Les anciens et les modernes, 203, i. — Patria et patrie, ii. — Liberté, *dominium*, 204, iii. — Spiritualisés par leur poésie, iv. — Avaient besoin de la vertu, v. — Ce qu'ils demandaient à leurs dieux, vi. — Leur politesse, vii. — Leur mépris des injures, 205, x. — Leur sensibilité, xi. — Pas de méchanceté gratuite, xii. — Leurs genres de beau, 206, xiii. — Beauté du naturel, xv. — Plus difficile d'être un moderne, xvii. — Délicats, 207, xix. — Exercice pour con-

Jeunesse, jeunes gens. — Leur sagesse toujours folle, 87, XII. — Ils savent tout, 88, XIII. — Leurs passions sont des vices dans la vieillesse, XVII. — Méfiant, court le danger d'être fourbe, XVIII. — Ne pas trop sentir qu'on est jeune, XIX. — Il n'y a de bons que les jeunes sentiments, XX. — Aime toutes les imitations, XXI. — Aime le trop, 89, XXIII. — De notre temps peut perdre le monde, 215, III. — Après la *Nouvelle Héloïse*, ils voulurent tous être amants, 226, LXIV. — Ce qu'on voit chez eux, 237, XXII. — Les confesseurs seuls peuvent se mêler de l'animalité des jeunes gens, 239, XXIII. — Ce qu'il faut regretter pour eux, XXXIII. — Leur apprendre toutes les formes du discours, 244, LIII. — Voir *Jeune homme*.

Jérôme (saint). — Son style, 350, II.

Juger, jugement. — Juger avec son âme ou avec son esprit, 112, LXXXIX. — N'intervient pas dans le grand nombre de nos décisions, 123, XLIX. — Décide de ce qui convient, 126, LXV. — Jugement littéraire de nos pères et celui de nos jours, 226, LX. — Concevoir, non juger par images, 296, CXI. — Ne pas toujours écrire ses jugements, 313, LXVII. — Le bon est lent à former en littérature, 328, CL.

Juges. — Tout le monde était jugé par les mêmes juges, 184, XXXVII. — Passer des juriconsultes aux pairs, XXXVIII.

Justice. — Est la vérité en action, 180, XVI. — Est en nous le bien d'autrui, XVII. — Sans la force, XVIII. — La faute moindre que l'accusation, XIX. — Ce qu'elle devient dans la loi du talion, 184, XXIII. — L'indulgence en est une partie, XXIV. — Mais ne doit pas parler trop haut, XXV. — Actes qui corrompent, XXVI. — Il faut être justicier, XXVII. — La loi doit naître de la justice, XXVIII.

Juvénal. — Retirez-lui sa bile, il reste un mauvais auteur, 348, XL.

K

Kant. — A su se construire des idées en ne se construisant que des mots, 359, XVII. — Ce qu'on est tenté de lui dire, XVIII. — A une grande puissance d'attention, XIX.

L

La Bruyère. — A l'autorité oratoire des anciens, 367, XXV.

La Fontaine. — A su donner de la richesse à la simplicité, 362, XI. — Plénitude de poésie, 379, XX. — Sa fable de l'Ane et du Vieillard, 379, XXI.

La Harpe. — Savait le métier mais rien de l'art, 370, LIV.

Langage. — Est figuré en métaphysique, 154, XXVII. — Il faut être studieux de celui des anciens, 210, XXXIII. — Doit avoir du mouvement et de la cadence, 298, CXVII.

Langues. — Il y a en elles quelque chose d'inspiré, 45, XIV. — Celle de l'homme est comme la corde qui lance la flèche, XV. — Les Grecs se plaisaient à la leur, 208, XXVII. — Son harmonie, 209, XXVIII. — Les Latins s'écoutaient parler, XXIX. — Formées sur le travail de l'esprit, 273, I. — Chaque siècle les modifie, II. — Périissent par l'*au delà*, III. — Pourquoi il faut remonter aux sources, V. — Les traiter comme les champs, 274, VI. — Ce qu'elles roulent toutes, 275, VII. — Fixer la langue dans les sciences, XIV. — Se composent de mots dont le sens est l'agrément, 278, XXIX. — Langue particulière dans la grande langue, 286, LXVII.

- Physique.** — La place qu'elle tient de nos jours dans les esprits, 231, xcii.
- Piété.** — Sagesse sublime, 17, xxxiv. — Pudeur qui fait baisser la pensée devant tout ce qui est mal, xxv. — Donne à l'âme toute la perfection, xxxvi. — Seul remède à la sécheresse du travail de la réflexion, 18, xxxvii. — Tendre pour les femmes, grave pour les hommes, xxxviii. — Attache à ce qu'il y a de plus puissant et de plus faible, xxxix. — N'est pas une religion, 21, lxi. — Nous porte à nous anéantir devant Dieu, 29, cxl. — Rien n'est plus beau après les armes, 191, xli.
- Pigalle.** — Et l'art antique, 252, xxviii.
- Piron.** — Jouait bien de sa guimbarde, 383, xxiv.
- Plaintes.** — Sont une vapeur d'où sortent des tempêtes, 194, lviii.
- Plaire.** — Le désir en est légitime, 105, xliii.
- Plaisir.** — Dégoûte de la raison, 65, xi. — Sa crainte vaut mieux que sa haine, xii. — L'abus volontaire constitue la débauche, xiii. — Les petits rapetissent, xv. — Ceux des grands réjouissent les habitants de la campagne, 66, xvi.
- Plan.** — Ce qu'il doit être pour l'écrivain et le peintre, 318, xcvi.
- Platon.** — Toute belle philosophie ressemble à la sienne, 342, ii. — Le premier des théologiens, iii. — Fit d'or la philosophie, iv. — Caractère de son éloquence, 343, v. — La lumière qu'il recèle, vi, vii. — Parlait à un peuple ingénieux, viii. — Une vapeur intellectuelle s'élève de ses écrits, ix. — Le respirer, non s'en nourrir, x. — Ne fait rien voir, mais éclaire tout, 344, xii. — L'esprit de poésie anime sa dialectique, xiii. — Quand il se perd dans le vide, on entend le bruit de ses ailes, xiv. — Ses défauts, xv. — Ses tours de phrases, xvi. — Son *Phédon*, 345, xvii. — Montre Socrate philosophe par métier, xviii. — Comment il doit être traduit, xxi. — Son style est celui de l'école de Socrate, xxi. — Écrivait avec une plume d'or, 346, xxv. — Trompe moins en métaphysique que Bacon en physique, 355, i.
- Plénitude.** — La seule est celle de Dieu, 12, xi.
- Pline le Jeune.** — Semble avoir écrit de bonne heure et souvent, 347, xxix. — Soignait ses mots, 348, xxxix.
- Pluie.** — Son effet sur les objets et sur l'âme, 164, xxx.
- Plutarque.** — L'Hérodote de la philosophie, 348, xli. — Ses vies des hommes illustres, xlii. — Est un maître écolier, 349, xliiii. — Il dit ce qu'il sait plutôt que ce qu'il pense, xliv. — Plus clair que Platon en l'interprétant, xlv. — N'est qu'un scoliaste, 360, i.
- Poème, poésie.** — Celle des captifs, des infirmes, des mourants, 98, lxxviii. — Ce qu'elle est, 263, i. — Idée de Platon, ii. — L'esprit n'y a point de part, 264, iv. — D'où naît le talent poétique, v. — A quoi elle est utile, vi. — En quoi elle consiste, 265, viii. — Son emblème, ix. — Son essence, xi. — La poésie d'un poème, 267, xxi. — Son caractère principal, 268, xxix. — Épique, dramatique, lyrique, 269, xxxii. — Une des causes de sa dégradation, 270, xxxiv. — Ce qu'on doit bannir du poème épique, xliiii. — Raison de l'uniformité du vers, xlv. — Ce qu'il faut à l'auteur et au lecteur, 271, xlv. — Quand on ne sent pas la poésie, xlvi. — La matière première est indifférente, xlvii. — Doit sortir de l'âme, 302, iv. — Ses matériaux renversés doivent donner quelque chose d'agréable, 335, xciii. — Toute belle, ressemble à celle d'Homère, 342, ii.
- Poètes.** — Pourquoi nous n'en avons plus, 229, lxxxii. — Différence avec ceux des anciens, lxxxii. — Ce qu'il doit être pour ses vers, 265, x. — Qui n'a été pieux ne saurait être poète, xii. — Son style doit toujours être calme, xiii. —

